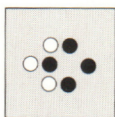


Michel Manière

A ceux qui l'ont aimé



P.O.L

Extrait de la publication

À ceux qui l'ont aimé

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Flammarion

Le Sexe d'un ange, *roman*

Les Nuits parfumées du petit Paul, *roman*

Du côté du petit frère, *roman*

Aux éditions Hachette/P.O.L

La Fatalité célibataire, *trois histoires exemplaires plus une*

Aux éditions P.O.L

Le Droit chemin, *roman*

Michel Manière

À CEUX QUI L'ONT AIMÉ

récit

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1992
ISBN : 2-86744-259-1

À ceux qui l'ont aimé

Gestes anciens

A ta mère qui me téléphone pour me dire qu'elle ne comprend pas, qu'elle te parle dans sa solitude, qu'elle va faire dans son appartement un reposoir à ta mémoire, mais qu'elle regrette d'être trop loin pour venir sur ta tombe, et me demande d'y porter des fleurs, à ta mère qui s'afflige du poids de la pierre qu'on va mettre sur toi, et se console en pensant au soleil qui vient te caresser, je réponds que tu n'es pas là.

Et pourtant.

Je ne l'ai pas attendue pour venir sur la dalle, pleurer d'y voir ton nom, à peine plus gros que celui de l'odieux marbrier, et dans son pot l'hortensia calciné.

Je me suis renseigné : aucune plante ne résiste au soleil des cimetières. Puis j'ai tout de même

trouvé une variété coriace, parce que semi-grasse, aux petites fleurs mesquines mais vivement colorées. Je crois qu'elle t'aurait plu. Mais je peux me tromper. Je me suis souvent trompé dans les cadeaux que je t'ai faits.

Comme la plante résistait, j'en ai acheté trois autres de couleurs différentes, et j'ai planté le tout dans un grand pot de forme basse pour qu'il soit stable. J'ai eu du mal à l'apporter jusqu'à ta tombe, mais j'ai aimé ce mal.

Depuis, j'arrose régulièrement, à l'aide d'une bouteille que je laisse sur place et vais remplir à la fontaine, quelques allées plus bas. On lance une manivelle, et, après un moment où elle paraît tourner à vide, l'eau se met à couler d'abondance, comme celle d'une source : miraculeuse et fraîche. Je pense à ta passion de l'eau, les derniers temps. Puis je remonte sous le soleil l'allée aux pavés malcommodes.

Et tandis que, debout sur la dalle, j'arrose la terre généreusement, je pleure de ne pouvoir t'arroser toi, qui rêvais de piscines, de ciels de pluie et d'un jet d'eau sur ton balcon.

J'arrose encore les deux petites bruyères laissées par ta belle-mère, puis cache la bouteille vide, nettoie un peu, déplace les pots... Mais j'ai beau faire, il arrive un moment où tous les gestes à faire, je les ai faits. Alors je me tiens là, debout, avec dans

les membres toute une mémoire de gestes anciens, vaine mémoire juste bonne à me faire retirer les deux mains de mes poches. Et ces deux mains, maintenant, qu'est-ce que j'en fais ?

Non, vraiment, de ces faibles d'esprit qui m'ont mené, enfant, dans leur bateau, ou de ces esprits forts qui plus tard ont coulé ce bateau, je ne sais lesquels maudire. Tout ce que je sais, c'est qu'on ne peut ainsi se tenir devant *rien*, sans rien faire ni rien dire. Alors moi aussi je te parle : quelques mots de reproche. Puis je me détourne et m'en vais.

Une idée de nouvelle m'est venue. Un jour où je vais sur ta tombe (grand soleil qui mieux que la nuit fait le vide), j'y trouve un inconnu arrivé avant moi. Il est à genoux, si manifestement en prière dans l'attitude, précisément, les dispositions et l'exercice qui me sont refusés, que, saisi de respect, je m'enfuis. Je n'aurai évidemment de cesse que je ne l'aie retrouvé.

S'instaurera alors entre lui, à qui la foi donne le pouvoir de te faire exister, et moi, frustré de ce pouvoir, une relation violente, hystérique, passionnelle où, du fait de l'enjeu — ton âme et sa vie éternelle —, la rivalité, la jalousie et la douleur seront portées au paroxysme.

Regrets

Quand le téléphone sonna, vers sept heures ce mardi matin-là, j'eus l'impression d'être tiré d'un sommeil profond comme je n'en avais plus connu depuis des semaines. C'était ton père. Il m'annonça ta mort. Il me dit qu'on ne m'avait pas prévenu plus tôt — ta mère avait trouvé ta main froide en se réveillant près de toi vers trois heures du matin — parce que l'hôpital, à cette heure-là, m'aurait comme à lui-même et à sa femme refusé l'entrée de ta chambre. Difficile à croire. Je le crus tout de même, du moins sur le coup — et ensuite ne m'en formalisai guère, sachant que tu ne nous avais abandonné qu'un corps vide qui n'était plus toi.

Et, de fait, quand, un peu plus tard, je cognai dans un élan absurde mon front contre le tien, je n'obtins pour réponse qu'un bruit mat, indifférent,

tes yeux restèrent fermés, et tu gardas au coin des lèvres ce petit air de te foutre du monde — pour l'heure, avec moi dans la chambre, ta mère, ta belle-mère et ta sœur —, qui ne t'appartenait pas, mais qu'on avait dû te donner sans le vouloir en te fermant la bouche. Aucune chance, par conséquent, de recueillir sur toi la moindre trace de tes derniers instants ; pas plus sur ton visage que sur le reste, raidi dans la tenue réglementaire : costume-cravate, jambes parallèles et mains croisées, scandaleusement nouées d'un chapelet.

Je t'avais quitté la veille, à huit heures et quart, un tube à oxygène dans le nez, deux perfusions dans le bras, et te vidant presque continuellement, mais mieux que les jours précédents : tu bougeais à nouveau la tête, un peu les jambes, tu parlais plus distinctement et ta mâchoire recommençait à fonctionner. Je savais que tu ne guérirais plus désormais, mais j'espérais une rémission : quelques semaines où tu pourrais profiter du joli studio qu'on t'avait trouvé près de chez moi, de l'ascenseur, de la baignoire et du balcon. Ton père devait signer le bail le lendemain. Quant à toi, tendu de toutes tes faibles forces vers cet avenir, tu me demandas, comme j'allais m'en aller, d'appeler les déménageurs pour qu'ils apportent des cartons. Ce furent, à mon adresse, tes derniers mots.

Je t'embrassai, mais au moment de sortir de la

chambre, gêné sans doute par la présence de ta belle-mère et de ta mère, j'évitai le tendre diminutif pour te lancer un au revoir bêtement « viril » qui tout de suite sonna durement à mes oreilles, et que je regrettai.

Je le regrettai bien davantage le lendemain. Je le regrette encore. Je le regretterai toujours.

Ta mère me raconta comment, vers onze heures, tu étais soudain devenu si pâle qu'elle avait sonné l'infirmière. Comment tu avais littéralement happé la compresse dont celle-ci voulut mouiller tes lèvres bleues, la serrant si fort entre tes dents — t'y accrochant comme à la vie, ne puis-je m'empêcher de penser aujourd'hui, même si en même temps tu arrachais machinalement plusieurs fois de suite le tuyau d'oxygène — qu'elle eut du mal à te l'enlever. Et moi, associant après coup ce réflexe à celui de tes doigts se crispant sur le drap — ainsi que je te l'avais vu faire le jour même, mais sans vouloir alors y reconnaître le geste d'un moribond —, moi je me dis qu'à la place de ta mère j'aurais su deviner et rester éveillé.

Non qu'elle t'aie négligé, au contraire — elle s'endormit assez près de toi pour te tenir la main et réagir à ton plus faible appel —, mais j'imagine que, moi présent, moi vigilant, moi le voulant, tu aurais su trouver la force d'un dernier signe, d'un geste,

d'un regard, voire d'un mot, tiré en somme cette « conclusion » qui me manque tant, et qui — supposition mille fois plus torturante — te manque peut-être à toi aussi.

Hélas ! mon lâche espoir, ma confiance imbécile en ta vitalité firent que je te quittai et dormis cette nuit-là mieux que les autres nuits. Et maintenant, chaque jour à mon réveil, ton père m'annonce de la même voix que tu es mort cette nuit, et chaque jour je me dis avec au ventre la même révolte : « Je n'étais pas avec lui ! »

Action de grâces 1

Il faut que je te dise.

Si ta mort m'a arraché des larmes et des sanglots comme aucune autre, celle de ma mère comprise, c'est que, pour une fois, je me sentais *pleinement en droit de pleurer*. Et ce sentiment d'être enfin digne de mes larmes fut, à leur source même, un baume incomparable. Pour une fois légitimes, elles coulèrent précisément *de source*, naturelles et bienfaisantes, et d'autant plus irrépessibles qu'elles n'étaient pas obligatoires. Pas plus obligatoires que ce que j'avais fait pour toi durant ta maladie.

Quand elle se déclara, voici deux ans — à supposer qu'on puisse dater un mal qui, après avoir œuvré dans l'ombre durant des années, n'apparaît que masqué et, jusqu'à la fin, prend des formes

successives de plus en plus sérieuses mais jamais explicitement définitives —, nous étions virtuellement séparés depuis longtemps, et j'avais déjà mis tout en œuvre pour quitter le domicile commun. Je le quittai.

Le bilan de onze années vécues ensemble, libre de tout passif, nous laissait sans obligation l'un envers l'autre, si bien que ce que je fis ensuite pour toi, je le fis non seulement indépendamment d'une passion qui, quelques années auparavant, m'eût dicté sa loi sans me demander mon avis, mais hors de toute notion de devoir ou de sacrifice ; chose qui, pour paraître banale à beaucoup, fut pour moi — rescapé de cette éducation qui vous apprend à faire le bien non pour autrui mais pour parfaire votre propre image aux yeux de Dieu, et pour laquelle le prix d'une « bonne action » ne se mesure pas à son efficacité mais au mal qu'elle vous a causé — une grande première : je le fis parce que tu en avais besoin et parce que *je le voulais*.

J'aimerais que ces pages soient, entre autres choses, une action de grâces rendue à ta capacité de recevoir, à cette confiance, cette innocence qui, après nous avoir séparés onze ans durant, tant elle était incompatible avec mon propre sens du péché originel, me permit finalement de t'aider.

Un dimanche

Il y eut des jours pourtant où cette grâce te manqua. Quelques-uns, mais terribles, qui me firent dire aux amis que je voyais le soir en sortant de l'hôpital : « Il n'est plus lui-même. » Je situe cette période plusieurs semaines avant la fin, au moment décisif où le mal devint irréversible, quand tu ne fus plus de taille à lutter contre lui, et que tu luttais quand même. Je ne crois pas que cela passât chez toi par une prise de conscience, que tu aies pensé : « Je vais mourir », tu l'aurais dit. Mais quelque chose d'obscur en toi le savait, et se révoltait. J'ai vu ma mère défigurée par la même révolte.

Ces accès d'horreur pure que j'accueille si volontiers dans mes romans, ma mémoire sélective m'en dérobe les détails. Je n'ai aucune envie de te revoir hagard, le front buté et les yeux creux.

« **T**u parleras de moi ? » me demandais-tu chaque fois que je commençais un nouveau livre.

Et, comme je répondais non, tu soupirais :

« Quand est-ce que tu me mettras dans un de tes bouquins ? »

Voilà, c'est fait : celui-ci ne parle que de toi.

Mais tu n'es plus là pour le lire.



921406-0
Imp. en France : 01-92
ISBN : 2-86744-259-1



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS

65 F